

## Quelque chose entre...

Si l'image est chevillée au corps d'Esmeralda Da Costa, c'est toujours une image double et en duel avec elle-même. Car, la dualité est au cœur de ses œuvres, celle des origines avec la mémoire familiale, celle de son propre corps qui se débat entre effort physique et défi personnel. Ayant pratiqué la boxe à haut niveau, c'est un bel hasard que cette exposition personnelle se situe en face du gymnase dans lequel elle s'entraîna pendant de longues années. Diplômée de la Villa Arson, Esmeralda Da Costa a conjugué dès le début de sa pratique l'image et le son qu'elle a mis *ex aequo* pour reprendre le titre d'une de ses installations que j'avais découverte à la Générale en Manufacture en 2014. Défiant son propre corps, l'artiste esquisse une œuvre autobiographique à travers des installations, des vidéos et des environnements sonores. En lien avec sa propre histoire mais loin d'oublier l'autre, son attention se tourne toujours vers celui ou celle qui regarde et qui expérimente ses œuvres.

Comme le précise l'écrivaine Annie Ernaux, « l'intime est encore et toujours du social, parce qu'un *moi* pur, où les autres, les lois, l'histoire, ne seraient pas présents est inconcevable », Esmeralda Da Costa questionne l'histoire de la transmission familiale à travers nos déracinements et nos difficultés à nous adapter à ce qui ne nous est pas familier. Un air d'insoumission souffle car il reste toujours le souvenir fané d'un monde englouti par nos mélancolies et nos peurs. Pourquoi et comment contrôler ce désordre du monde ? Pour cela, il fallait « sortir de ce corps, le quitter » précise-t-elle, car Esmeralda Da Costa avait en effet touché à une limite, celle du corps performé. Sans perdre un rapport physique aux choses qui l'entourent, cet épuisement du corps lui permet désormais de repenser tant la relation de l'humain avec la nature que le sentiment d'attachement voire d'enracinement que nous ressentons. Pour cette exposition personnelle, elle mène une nouvelle recherche sur la disparition, celle d'une nature qui se délite et se déchaîne parfois mais qui se transforme constamment. L'enjeu est toujours celui des limites que la nature peut supporter avant sa disparition dans une société accoutumée à la dominer.

Cherchant une mémoire collective dans cette mémoire individuelle, Esmeralda Da Costa réinvestit la thématique de la nature morte à travers des collages et des superpositions d'images de nature, d'herbes folles plongées dans une noirceur presque apocalyptique. Suite à une résidence en Inde cette année, elle réalise un film, projeté en triptyque, sur une nature dramatique dans laquelle son corps fusionne avec les images telle une métaphysique du mélange si chère à Emmanuel Coccia dont *La vie des plantes* affirme que tout organisme vivant produit le monde. À l'aune de cette réflexion sur la nature remettant en cause la responsabilité de l'humain, l'artiste interroge également notre rapport à la technologie. Une de ses récentes installations est une flore sonore où nature et technique se confondent. Câbles et haut-parleurs jalonnent les espaces qui nous invitent à entendre des messages vocaux qu'elle compile et archive depuis plusieurs années. Grâce à ce patrimoine immatériel et intime, cette bibliothèque de paroles agit contre l'oubli et l'effacement à venir. Ces voix sont les derniers souffles d'une communication au-delà des mémoires vives de nos appareils. Notre rapport à l'information véhiculée par les images est également convoqué à travers une série de gravures en noir et blanc. Elle les agence à partir de coupures de journaux qu'elle redessine et confronte. Les traits parfois naïfs de ces dessins rappellent les théâtres d'ombres ou les silhouettes en papier découpé qui télescopent des scènes du quotidien avec des tragédies contemporaines. Être traversée par le monde, serait-ce une manière pour Esmeralda Da Costa de se confronter de nouveau à elle-même ? En alliant sciences naturelles et sciences humaines, ses œuvres sont un souffle qui se compose des langages de la nature, là où toute chose commence à respirer.

Marianne Derrien  
commissaire d'exposition et critique d'art